



Thibaut Odiette

*La petite fille
au bord de l'eau*

roman

Thibaut Odiette

La Petite Fille au bord
de l'eau

© Thibaut Odiette, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4736-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté.

CHARLES BAUDELAIRE

L'invitation au voyage, Les Fleurs du Mal

*Les oiseaux mêmes, l'air ne les soutient plus ;
Ils chutent tout droit, laissant leur vie dans les hauts nuages.*

VIRGILE

Troisième poème, Les Géorgiques

Il s'était dit que la Terre était la seule planète habitée de l'univers, qu'elle était plate et qu'à son extrémité, la mer tombait en une gigantesque cascade.

Il s'était dit que les navigateurs les plus courageux et les plus téméraires sombreraient dans ses eaux et n'en reviendraient jamais.

Il s'était dit qu'autrefois l'Île des Pins était recouverte de forêts d'épineux que les premiers insulaires avaient coupés jusqu'au dernier pour construire leurs habitations et se chauffer l'hiver.

Il s'était dit que l'Île Vierge, en face, n'avait pas d'intérêt. Ses monts arides qu'entouraient une large plaine ne pouvaient rien apporter. Son sol n'était pas cultivable. Elle n'était qu'une masse de terre visible depuis la côte opposée.

Il s'était dit qu'après avoir été exploitée jusqu'à épuisement, l'Île des Pins avaient été abandonnée et oubliée.

Il s'était dit qu'elle était devenue le repaire de la pire vermine humaine et que s'y déroulaient des actes innommables.

Posées sur la mer comme deux inverses, l'Île des Pins et l'Île Vierge se dressaient, face à face. Leurs deux baies s'opposaient, telles des crabes prêts à s'affronter.

Pour les habitants du Continent, il s'était toujours dit qu'elles étaient une grande menace et que d'elles viendrait la catastrophe qui anéantirait la

civilisation.

Il s'était dit, il s'était dit, il s'était dit...

Dans les ténèbres

LA PETITE FILLE AU BORD DE L'EAU

Sa petite main tenait, serré, un caillou long et épais comme un silex. Adèle était assise à l'entrée de la grotte. Ses longs cheveux bouclés, couleur de sable, flottaient dans le vent venu de la mer. Elle gravait une fleur dans la paroi. C'était son rituel quotidien, celui d'une petite fille solitaire de huit ans.

Un an plus tôt, après avoir traversé à marée basse le bras de mer séparant ce bout de terre du reste de l'Île des Pins, elle était descendue avec son père dans cette cavité qui s'ouvrait en contrebas dans la falaise. Autrefois il y avait gravé un A.

— Pour marquer ta venue, lui avait-il dit.

Le niveau de la mer avait depuis baissé. L'entrée de la grotte se situait maintenant très au-dessus du niveau de la mer.

Gabriel, avait ajouté :

— Nous allons laisser la marque de notre passage.

Il avait pris le poignet de sa fille. Ensemble ils avaient gravé un trait.

— Tu reviendras dans un an et tu en traceras un autre à côté, avait-il dit.

Elle n'avait pas attendu aussi longtemps. Elle était revenue la semaine suivante puis la suivante. Elle venait tous les jours, avant d'aller à l'école. C'était son secret. Elle ne l'avait confié à personne. Elle ne parvenait pas à exprimer ses sentiments par les mots. Les formes qu'elle créait maintenant avaient remplacées sa parole. Sa main droite avait pris la place de sa langue.

Suivant la volonté de son père, elle avait d'abord commencé par des traits horizontaux puis des verticaux, enfin des croix dont elle s'était lassée. Elle n'était plus satisfaite de ces motifs simples. Dans l'herbier de Gabriele Sparizzi, son aïeul, elle avait trouvé des esquisses de fleurs et quelques feuilles séchées

qui s'étaient encore sur le papier quand d'autres terminaient leur effritement. Chacune des pages était annotée *Continent* ou *Île des Pins*. Adèle avait déduit qu'il s'agissait de leur lieu d'origine. Beaucoup de celles présentes sur l'île à son époque avaient disparu. Elle ignorait si elles poussaient encore quelque part, ailleurs.

Elle ne pouvait pas leur redonner vie mais en les dessinant, elle parviendrait à imprégner dans la mémoire de ceux qui les verraient l'Idée de chaque fleur. Ainsi dès qu'elle se trouvait seule sur un chemin, elle regardait autour d'elle, cherchant la pierre la plus plate. Elle sortait son herbier de son sac, l'ouvrait et trouvait les pages concernant les fleurs de l'Île des Pins. Elle en choisissait une au hasard. Elle appliquait la même méthode pour chacune. Elle s'accroupissait, posait l'herbier sur ses genoux et reproduisait le contour de la feuille sur la roche. Ensuite elle complétait le dessin de la pétiole et des nervures. Les insulaires qui empruntaient les chemins côtiers, à la recherche des dernières Cristes marines, avaient vu proliférer sur les pierres des esquisses de roses aux épines délicates. L'île était devenue un territoire artistique sur lequel Adèle immortalisait les formes de toutes les fleurs oubliées. Elle avait dessiné les roses au plus près du chemin, à la vue du plus grand nombre. Plus tard elle s'était aventurée de plus en plus proche du bord puis le long des falaises, cherchant à descendre au plus près de l'eau, dans les replis les plus protégés, pour y dessiner des fleurs qu'elle estimait plus rares, plus précieuses, plus fragiles et que les plus courageux contemplerait comme une récompense à leurs efforts.

Ce matin du premier juin, après avoir dessiné un magnolia, elle s'assit au bord de la grotte, les pieds battant dans le vide, et regarda la ligne d'horizon à droite puis l'Île Vierge en face surplombant la mer. Elle remonta sur les rochers pour rejoindre le chemin côtier et se rendre à l'école. Elle marcha le long des murs effrités de l'ancienne conserverie. Elle passa entre les murs décrépis de maisons en ruines. Elle traversa le pont qui reliait le bout de terre à l'Île des Pins et continua sur le chemin côtier. D'autres maisons, plus récentes, n'avaient jamais été finies. Seules les fondations étaient visibles. Leurs constructions avaient démarré pour accueillir les employés de la conserverie. Elles avaient été délaissées après sa soudaine fermeture. Des herbes folles avaient poussé entre les dalles de pierre au sol. Elles commençaient à se soulever sous la pression des racines des arbres environnants qui n'avaient pas été coupés.

Adèle, dont la prise de conscience du monde qui l'entourait était en germe, se réjouissait de voir la Nature reprendre ses droits. Souvent, elle entraînait dans ces maisons où elle aimait s'asseoir dans ce qui n'avait jamais été une cuisine, s'allonger dans ce qui n'avait jamais été une chambre, regarder la mer depuis ce qui n'avait jamais été une terrasse. Elle fermait les yeux, appuyait ses pieds sur le sol et sentait la terre bouillonner, prête à fissurer les pierres, à se défendre enfin contre son prédateur, l'Homme. Plus jeune, dès qu'un sentiment de colère, de solitude ou de tristesse commençait à prendre le dessus, Adèle réagissait à la sensation d'oppression qui la submergeait en se confiant à son ami imaginaire. Elle ne s'était plus confiée à lui depuis plusieurs mois mais ce jour-là, devant une maison, plus large et plus haute, elle lui dit tout haut :

— Tu vois, les adultes sont encore des enfants mais leurs cubes de construction sont plus grands. La différence entre nous et eux, c'est que quand nous avons fini de jouer, nous devons tout ranger. Ils sont partis et ont tout laissé.

Marchant près de ces ruines, Adèle désira une tempête qui balaierait tout. Elle ne savait pas si cette colère avait un lien avec ce que son père avait dit la veille. Les phrases lui revenaient en mémoire. À son retour du port, elle l'avait entendu raconter à sa mère que des mouettes et des balbuzards s'étaient rapprochées des côtes. Elle imagina ce que, du ciel, les oiseaux voyaient de l'île, ces traces de l'occupation humaine. De là-haut, les chemins et les voies de circulation formaient un long serpent irrégulier ceinturant l'île. Adèle voulait la destruction de tous les murs à l'abandon mais comme on désire quelque chose qu'on sait ne jamais advenir. Au fond de soi on ne le souhaite pas car ce qui suivra est inconnu et irrémédiable. À regarder en détail toutes ces maisons désolées, les dominées de sa haine, elle fit le constat qu'aucune d'elles n'ouvrait sur la mer. Elles lui tournaient le dos. À ses yeux de petite fille, elles étaient comme son père. Depuis qu'elle était née, elle n'avait jamais vu Gabriel regarder vers la vaste étendue d'eau quand elle, portait son regard au loin vers la vaste étendue marine.

Adèle marcha encore de longues minutes avant d'arriver à l'école. Quand elle entra dans la cour, les derniers élèves rentraient dans la classe. De l'entrée de la salle, Amir, l'instituteur, la regarda courir pour ne pas être en retard. Quand elle passa près de lui, il lui caressa la tête.